Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 4

Artikel: Recherches sur Calino
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188609

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un serment généreux sort de ces bouches pures,
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts avec de sourds murmures ;
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

On l'entendra ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme ;
Et, déjà descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs.
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime,
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime :
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

Liberté, c'est ton jour ! ce sol est ton empire !
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire ;
D'un peuple pauvre et fier, toi seule armes les mains.
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage :
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

Recherches sur Calino.

Il est presque journellement question de Calino dans la petite presse. C'est l'endosseur de toutes les naïvetés et de toutes les bourdes actuelles. Mais qu'est-ce que c'est que Calino ? D'où vient Calino ? Est-ce un personnage réel ou imaginaire ?... Voilà ce que beaucoup de gens se demandent.

L'opinion la plus accréditée est que Calino était un apprenti peintre, un *rapin* (terme familier par lequel on désigne, dans les ateliers de peinture, le jeune élève chargé des travaux les plus grossiers et des commissions). Théodore Barrière et Fauchery ont adopté cette supposition dans leur comédie intitulée : *Calino*, représentée au théâtre des Variétés, il y a une trentaine d'années ; pièce amusante et touchante à la fois, qui retraçait les ahurissements, les crédulités d'un souffre-douleur d'atelier.

A cette époque, la légende de Calino était en pleine formation, mais elle ne renseigne qu'à demi sur le type. Les frères de Goncourt, dans une de leurs publications ont tracé ce portrait : « Un grand corps monté sur des jambes d'échassier ; tête blonde, inculte, les yeux bonasses, la tête ballant en avant ; le profil d'une canne à bec de corbin ; une voix obstruée de bredouillements, des vêtements trop larges sur son corps maigre, faisant rire tout le monde et laissant rire tout le monde. »

Les mêmes auteurs ont réuni quelques-unes de ses naïvetés les plus caractéristiques.

— Moi, disait Calino, j'aime mieux la lune que le soleil. Le soleil, à quoi sert-il ? Il vient quand il fait jour ! Au lieu que la lune, ça sert à quelque chose : ça éclaire.

Une autre fois.

— Sont-ils bêtes, ces gens qui donnent une lettre à un commissionnaire ! Ils se figurent qu'il la porte, il ne la porte presque jamais. Moi, quand je veux être sûr, je vais avec le commissionnaire.

Et encore :

— Je n'aime pas les lâchetés ; quand j'écris une lettre anonyme, je la signe toujours.

On venait de donner à Calino une canne ornée d'une très belle pomme de Saxe. La canne étant trop grande pour lui, il coupe la pomme.

— Pourquoi n'avez-vous pas rogné votre canne par en bas ? lui demanda-t-on.

— C'était en haut qu'elle me gênait.

Un de ses amis le prie de lui rapporter des allumettes qui aillent ; Calino remonte avec les allumettes.

— Cré matin ! s'écrie l'ami, après la cinquième ou sixième ; elles ne vont pas.

— C'est drôle, murmure Calino, je les ai toutes essayées.

On vint lui apprendre, au milieu de la nuit, la mort d'un parent qu'il aimait beaucoup. — Ah ! s'écria-t-il, comme je serai affligé demain quand je me réveillerai !

Si l'on sait peu de chose sur la vie de Calino, dit Charles Monselet, on est du moins à peu près fixé sur sa fin. Il mourut, en 1849, d'une attaque de choléra. Il faut bien mourir de quelque chose.

Le dernier des Villaz.

II

Marguerite causait peu, elle avait le caractère sauvage de la nature où Dieu avait placé son berceau. Auprès d'elle, Rodolphe perdait son attitude tapageuse et provoquante ; il se sentait embarrassé et timide ; il rougissait parfois en lui répondant ; sa verve, qui en faisait le boute-en-train des réunions, était comme tarie et il avait des moments de profonde tristesse, sans qu'il pût en découvrir la cause. Cette jeune femme, d'une beauté pure et radieuse, exerçait sur lui un pouvoir mystérieux et fascinateur.

Il ne la voyait que rarement ; mais le jour où cela arrivait, son sommeil était agité et peuplé de rêves extraordinaires. Et, le lendemain, en se promenant sur la terrasse de son château, à l'air frais du matin, salué par le chant des oiseaux, il penchait mélancoliquement la tête ; il lui semblait que quelque chose manquait à son cœur, qu'il était seul au milieu de cette fête universelle d'amour. Il allait alors s'asseoir sous une charmille, et là, s'enfonçant dans sa rêverie, il s'imaginait entendre le frôlement d'une robe entre les branches, et le pas argentin de Marguerite sur le sable de l'allée : la jeune fille s'avançait en souriant, grande, belle, flexible, le front hautain, l'œil noir et profond, la bouche demi-close, comme une statue grecque descendue de son piédestal.

Rodolphe tendait les bras vers la blanche vision. Hélas ! à ce moment, il revenait à lui en sursaut, et la décevante réalité le plongeait dans un état de torpeur, jusqu'à ce que ses amis l'entraînassent de nouveau dans le tourbillon des plaisirs ou d'une chasse effrénée. Au retour, on le forçait à boire, et pour un moment le vin le retrempait ; il y retrouvait son insouciance et sa gaieté.

Mais la réaction n'était que plus violente. A travers les vapeurs dont son esprit était encore enveloppé, la figure dédaigneuse de Marguertie lui apparaissait ; bientôt la jeune fille lui tournait le dos et s'éloignait d'un air indifférent. Alors il maudissait ses dérèglements, il se frappait la tête et jurait de changer de conduite.

Un matin du mois d'août, Rodolphe fut tiré de son sommeil de meilleure heure que de coutume : il avait